

REVUE DE PRESSE

CABARET DANS LE GHETTO

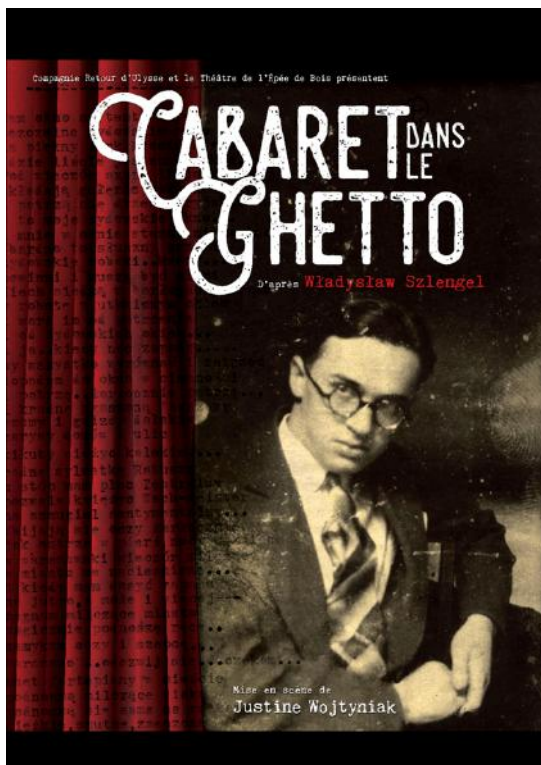
d'après *Ce que je lisais aux morts* de **Wladyslaw Szlengel**

Mise en scène de **Justine Wojtyniak**

Cie Retour d'Ulysse

21 représentations du 8 au 27 janvier 2018 au Théâtre de l'Épée de bois à la
Cartoucherie, Paris 12

2 représentations les 16 et 17 mars au Théâtre En Pièces à Chartres



Émissions radiophoniques :

La Marche de l'histoire, Franceinter,
vendredi 12 janvier 2018

Le témoin du vendredi : Emanuel Ringelblum et les archives du ghetto de Varsovie
Par Jean Lebrun

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-marche-de-l-histoire/la-marche-de-l-histoire-12-janvier-2018>

Mémoires Vives,
Dimanche le 14 janvier 2018

Szlengel, poète du ghetto de Varsovie

<https://memoiresvives.net/2018/01/14/szlengel-poete-du-ghetto-de-varsovie/>

Extraits de critiques :

"Un geste quasi miraculeux tourné vers notre société. Et aussi une matière théâtrale de haute valeur pour savoir comment aujourd'hui exercer sa liberté. A voir d'urgence"
Agnès Santi, La Terrasse

"Célébration simple, bouleversante, d'un moment terrible de l'histoire de l'Europe. Musique, danse, rires, joies, rien de morbide dans ce spectacle. Un cabaret peut parler gravement de l'histoire, tout en nous divertissant..." Armelle Heliot, Le Figaro

"Cabaret dans le ghetto constitue également un superbe objet théâtral, mélangeant ces textes étonnants mais aussi des musiques et chorégraphies originales pour faire partager la pensée libre de Wladyslaw Szlengel. L'univers du ghetto est évoqué sans misérabilisme. Stephano Fogher, comédien musicien, et Gerry Quévieux, comédien danseur, incarnent les diverses facettes de Wladyslaw Szlengel et transmettent avec talent le message du poète : l'élégance, la poésie et l'intelligence sont des actes de résistance et triompheront de la barbarie.

Un superbe spectacle, nécessaire, pour ne jamais oublier. " Ruth Martinez, Libre Théâtre

" Un spectacle intimiste parlé chanté dansé, qui cherche à saisir la petite flamme de vie ironique et grinçante en lutte contre l'horreur. Pas de lourdeur dans ce spectacle, mais du tango polonais, un jeune homme qui danse avec grâce, un musicien qui l'accompagne, des poèmes qui effleurent et égratignent le drame comme des plumes. Justine Wojtyniak signe ici un appel à la résistance: présente sur scène, narratrice et spectatrice, guide à travers tous les matériaux récoltés ..." Rachel Rimmer et Juliette Scenik, Mémoires vives

Cabaret dans le Ghetto



©

Publié le 11 janvier 2018 - N° 261

Après *Notre Classe*, Justine Wojtyniak crée le second volet du diptyque intitulé *Blessures du silence*, autour de la figure du poète de Varsovie Wladyslaw Szlengel (1911-1943). Un théâtre en forme de cabaret musical et chorégraphié où le passé rejoint les rives du présent de manière profondément touchante.

L'Histoire avec sa grande hache a fait son œuvre mais le geste de résistance de Wladyslaw Szlengel résonne aujourd'hui avec force et délicatesse grâce à Justine Wojtyniak et aux siens. Populaire « *chroniqueur des naufragés* », le poète et cabarettiste dépeint avec un humour grinçant et une lucidité absolue la vie dans le ghetto de Varsovie, de 1941 jusqu'aux déportations massives et à l'insurrection de 1943. La nuit depuis sa fenêtre juive son regard pénètre le silence du soir de Varsovie. Il délivre ses « *mémoires du fond de l'enfer* » au fil de poèmes, chroniques et dialogues extraordinaires. « *Ça oui, on est bien entourés. Pour l'instant.* » dit l'un. « *Mon vrai dehors c'est mon dedans.* » réplique l'autre. Avec des papiers administratifs, lettres, cartes postales, dessins d'enfants et autres écrits, ses poèmes font partie des documents collectés et dissimulés dans des bidons de lait – 35369 pages -, puis enterrés dans divers points du ghetto par une organisation clandestine regroupée autour de l'historien Emmanuel Ringelblum, appelée Oyneg Shabbes (« La joie du Shabbat »). C'est ainsi qu'ils sont parvenus jusqu'à notre époque. Et c'est grâce à Justine Wojtyniak, formidable passeuse, que ce geste d'écriture résonne au présent dans la petite salle en bois de l'Épée de Bois. Car ce qu'elle fait entendre et met en lumière, c'est l'arme du poème contre l'horreur de la Shoah, c'est le combat de l'esprit qui se tient au centre de la vie du poète, et au centre de cette représentation modeste par ses moyens, mais riche par les émotions et les pensées qu'elle éveille. A cour est installée une narratrice, incarnée par Justine Wojtyniak, donnant corps autant au poète et à son extraordinaire parcours qu'à la Polonaise démocrate qu'elle est, insurgée contre les dérives ultra-nationalistes et ultra-conservatrices de la Pologne actuelle, qu'elle évoque avec gravité et détermination. Auprès d'elle, son bureau, sa machine à écrire, et un chevalet sur lequel elle dispose quelques photographies. Dont celle d'Halina Birenbaum, survivante qui apprit les poèmes par cœur et les a transmis à ses enfants et petits-enfants. Une

voix d'aujourd'hui, une voix survivante fortement impliquée dans la transmission, qu'on entend en polonais.

Un geste de résistance

Tout fait sens ici ; l'histoire disparue se fraie un chemin jusqu'à nous contre l'oubli. Contre la maltraitance de nos frères humains. La construction de la pièce constitue un pont entre les morts et les vivants, entre un passé anéanti et le présent qu'on espère nourri des leçons du souvenir. Ni restitution, ni incarnation, ni explication, le travail théâtral dessine un palimpseste sensible où demeurent lisibles jusqu'à aujourd'hui diverses strates de l'écriture et du réel. Délimité par deux rampes de projecteurs, l'espace épuré accueille les mots du poète qui se conjuguent à la musique – contrebasse et piano – et à la danse. Le jeune acteur et danseur Gerry Quévieux et le musicien Stefano Fogher forme un duo expressionniste et clownesque bien accordé. Certains apprécient les moments dansés, d'autres préfèrent la voix des poèmes, certains rient, d'autres demeurent graves, mais en tout cas la mise en scène réussit à relier de manière organique toutes les composantes de son théâtre, en évitant le risque d'une simple succession de scènes. Presque à l'abri des regards est déposée une couche de terre d'où est extrait le poème, en un geste délicat comme pour une naissance. Un geste quasi miraculeux tourné vers notre société. Et aussi une matière théâtrale de haute valeur pour savoir comment aujourd'hui exercer sa liberté. A voir d'urgence par les jeunes et moins jeunes générations !

Agnès Santi

<http://www.journal-laterrasse.fr/cabaret-dans-le-ghetto-2/>

La musique au théâtre : toute une histoire

CHRONIQUE Une création, celle des poèmes du Polonais Wladyslaw Szlengel, des reprises avec Émeline Bayart ou Julien Alluguette. La tradition du cabaret se perpétue : on y chante, on y danse, mais on n'oublie pas le réel.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot
ahelot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

« **I**ls croyaient encore à leur survie. » C'est lui qui le disait. Il se nommait Wladyslaw Szlengel. Il avait 28 ans, alors, dans le ghetto de Varsovie. Il écrivait. Il disait ses poèmes à ceux qui, comme lui, tentaient de vivre. Il résistait. Il écrivit quatre années durant. Il fut tué dans l'insurrection, en 1943, à 32 ans.

La première traduction, en français, des textes de Wladyslaw Szlengel, a été publiée il y a quelques mois aux éditions Circé. Polonaise d'origine, Justine Wojtyniak, metteuse en scène, les a découverts tardivement. En Pologne, personne n'en avait vraiment connaissance. Le jeune homme avait pourtant rassemblé ses textes et les avait confiés aux archives clandestines d'Emmanuel Ringelblum. Mais la Pologne communiste n'en avait que faire. Halina Birenbaum, qui a aujourd'hui 88 ans et vit en Israël, en avait appris par cœur certains. Dans la guerre, dans l'oppression, c'est ainsi, parfois, que survit la voix des poètes.

Cette voix, on l'entend dans le spectacle qu'a imaginé Justine Wojtyniak. *Cabaret dans le ghetto* se joue à trois, dans un dispositif simple. Elle est la narratrice. Elle éclaire la situation, distille les faits. À ses côtés, le musicien Stefano Fogher, qui a composé les airs et les interprète en direct, au piano, à la contrebasse. L'autre voix, l'autre présence est celle de Gerry Quévieux. Célébration simple, bouleversante, d'un moment terrible de l'histoire de l'Europe.

Juif, Wladyslaw Szlengel écrivait en langue polonaise. Ses poèmes, ses chan-



Cabaret dans le ghetto se joue à trois, avec Gerry Quévieux (à gauche), Stefano Fogher et la narratrice et metteuse en scène Justine Wojtyniak. ANIA WINKLER

Cabaret dans le ghetto, Théâtre de l'Épée de Bois (Paris XII^e), du 8 au 27 janvier.
Tél. : 01 48 08 39 74.

« **Moyen unique, remède unique ! Musique, musique, musique !** »

LE DIABLE DANS « HISTOIRE DU SOLDAT »

sons disent la nostalgie d'un monde perdu. « *J'ai une fenêtre de l'autre côté* », écrit-il simplement pour dire combien Varsovie lui manque. Il note, il décrit, il raconte. Il témoigne. Dans la Pologne ligotée par les crispations de l'actuel pouvoir, Droit et justice, la voix de Szlengel nous parle au pur présent. Écoutons-la. Musique, danse, rires, joies, rien de morbide dans ce spectacle. Un cabaret peut parler gravement de l'histoire, tout en nous divertissant.

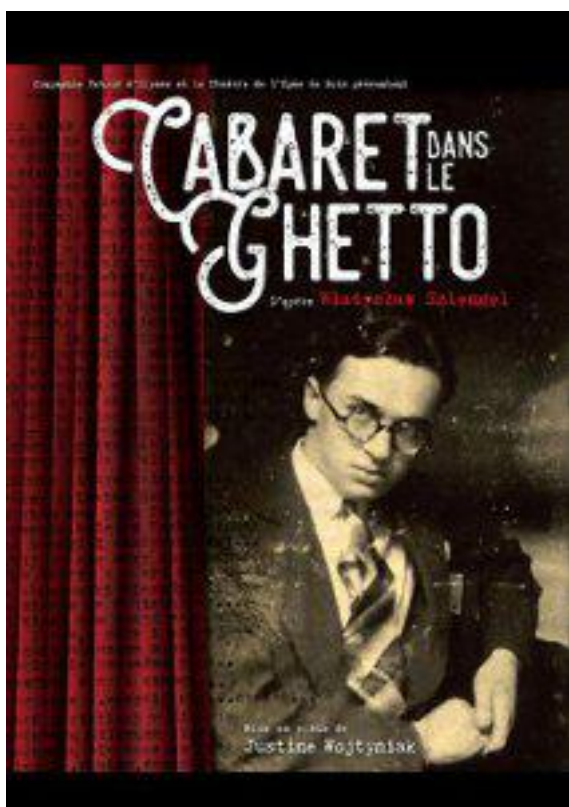
Libre Théâtre

13 janvier 2018 / by [Ruth Martinez](#) / in [A l'affiche](#), [Recommandation Paris](#)
<http://libretheatre.fr/cabaret-ghetto-dapres-wladyslaw-szlengel/>

Cabaret dans le ghetto d'après Wladyslaw Szlengel

d'après *Ce que je lisais aux morts* de Wladyslaw Szlengel
Adaptation et mise en scène de Justine Wojtyniak
Du 8 au 27 janvier 2018, de lundi à samedi à 20h30 et samedi à 16h
Théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie, Paris 12ème

Libre Théâtre vous recommande



Il y a mille et une raisons d'aller découvrir *Cabaret dans le ghetto* au Théâtre de l'Épée de bois.

Ce spectacle est tout d'abord une extraordinaire leçon d'histoire sur la vie dans le ghetto de Varsovie, à travers le regard d'un poète et chroniqueur caustique, Wladyslaw Szlengel. Justine Wojtyniak, la narratrice qui met également en scène le spectacle, nous raconte l'histoire du recueil de poèmes, intitulé *Ce que je lisais aux morts*, enterré avec d'autres écrits et souvenirs d'habitants du ghetto, pour constituer des archives. Ces textes poétiques, émouvants, terriblement lucides mais également provocateurs, constituent un témoignage extraordinaire, plein d'humanité et de vie. Ces écrits sont comme des bouteilles à la mer, envoyés par un naufragé qui croit encore à sa survie, mais surtout au pouvoir de la transmission et du souvenir.

Cabaret dans le ghetto constitue également un superbe objet théâtral, mélangeant ces textes

étonnants mais aussi des musiques et chorégraphies originales pour faire partager la pensée libre de Wladyslaw Szlengel. L'univers du ghetto est évoqué sans misérabilisme. Stephano Fogher, comédien musicien, et Gerry Quévieux, comédien danseur, incarnent les diverses facettes de Wladyslaw Szlengel et transmettent avec talent le message du poète : l'élégance, la poésie et l'intelligence sont des actes de résistance et triompheront de la barbarie.

Un superbe spectacle, nécessaire, pour ne jamais oublier.

Théâtre du Blog, par Édith Rappoport

D'après Ce que je lisais aux morts de Wladyslaw Szlengel, adaptation et mise en scène Justine Wojtyniak

Posté dans 18 janvier, 2018 dans [critique](#).



Ce que je lisais aux morts, d'après le recueil de poèmes de Wladyslaw Szlengel, adaptation et mise en scène de Justine Wojtyniak

Dans le joli studio du Théâtre de l'Épée de Bois, trois acteurs mettent en vie les poèmes de Wladyslaw Szlengel, né à Varsovie en 1911 et exécuté par les nazis dans le ghetto de cette ville, lors du soulèvement en 1943. Cet écrivain et acteur juif écrivit ces poèmes en polonais, récités par les habitants qui y étaient maintenus prisonniers. Redécouverts après guerre, ces textes furent enfin publiés.

Il avait créé une revue satirique quotidienne au célèbre café *Sztuka (L'Art)*, accompagné par le pianiste Wladyslaw Szpilman, le héros du film *Le Pianiste* de Roman Polanski. Cette revue connut un grand succès dans le ghetto qu'il peint avec un humour caustique. «Le rire, écrivait-il, est la seule arme dont nous disposons, nous nous moquons de la mort et des décrets nazis.» (...) «Le macabre est tragiquement grotesque, tout cela, je le lisais aux morts/ Et les vivants/ Pourquoi/ Pour que les vivants ne perdent pas espoir.»

Ici, sous la direction de Justine Wojtyniak, trois interprètes en parlé-chanté-dansé, rendent vie à ses poèmes. La metteuse en scène et narratrice, porte ici les paroles du poète avec un troublant accent polonais mais pas toujours très audible, accompagnée par Gerry Quévieux (le poète), Stefano Fogher (le musicien) et les voix d'Halina Birenbaum et d'Armel Veilhan. Ce texte, porteur de vie, n'a rien de désespérant, malgré la fin tragique inéluctable qui attend le poète. «Le monde s'ouvre de toute part/Le monde est un énorme piège/Je ne sais pas si ça sera mieux ou pire/Au revoir, ma casquette.»

Malgré ses imperfections, on se plonge avec bonheur dans le beau souffle de vie de ce spectacle.

Edith Rappoport

Théâtre de l'Épée de Bois, Cartoucherie de Vincennes, jusqu'au 27 janvier.

T. : 01 48 08 39 74

Ce que je lisais aux morts est publié aux éditions Circé. 19 €.

Cabaret dans le Ghetto



©

Théâtre de l'Épée de Bois / d'après Ce que je lisais aux morts de Wladyslaw Szlengel / adaptation et mes Justine Wojtyniak

Publié le 20 décembre 2017 - N° 261

Après *Notre Classe*, qui éclairait l'histoire d'un village polonais pendant la Seconde Guerre mondiale, Justine Wojtyniak crée le second volet du diptyque intitulé *Blessures du silence*, autour de la figure du poète et cabarettiste du ghetto de Varsovie Wladyslaw Szlengel (1911-1943). Un théâtre pour aujourd'hui, luttant contre l'oubli.

Qui est Wladyslaw Szlengel ?

Justine Wojtyniak : Il est né en 1914, et grandit au moment où la Pologne retrouve son indépendance. Chansonnier, auteur, il conduisait au café Sztuka des revues satiriques en compagnie de la chanteuse Wiera Gran et du pianiste Wladyslaw Szpilman. Au début de son instauration en octobre 1940, une vie culturelle importante s'est maintenue dans le ghetto, avant que tout lien avec l'extérieur devienne impossible et que les déportations massives commencent. Wladyslaw Szlengel était parfaitement lucide sur la situation et il continua à écrire des poèmes jusqu'à la fin, opposant son humour grinçant à la terreur du quotidien. « *Chroniqueur des naufragés* », il conjure la peur et dit non à toutes les formes d'asservissement. Lors de soirées littéraires dans des cachettes, il lit ses poèmes que certains apprennent par cœur. Refusant d'endosser le rôle de victime, il brandit le poème contre la stratégie de l'abattoir. C'est un geste dérisoire et extraordinaire, qui sauve ce qu'il reste de l'humain avant que la mort les emporte. Wladyslaw Szlengel a participé à l'insurrection du ghetto en 1943, lors de laquelle il fut assassiné.

« Wladyslaw Szlengel brandit le poème contre la stratégie de l'abattoir. »

Comment avez-vous restitué son geste sur la scène ?

J.W. : Au-delà de l'idée de restitution, je souhaite que son geste de résistance et de révolte interroge notre manière de penser et notre degré de liberté aujourd'hui. En Pologne le poison du nationalisme et les dérives antidémocratiques sont à l'œuvre et regarder vers le passé est riche d'enseignement. Comment inventer des formes de résistance collectives ? Le théâtre est-il un endroit de résistance ? Pour nous saisir de ces

questions, j'actualise en quelque sorte la parole de Wladyslaw Szlengel, je fais entendre sa voix pour mettre en jeu ses répercussions dans notre époque. Nous avons voulu aussi restituer l'irrévérence de sa démarche en assumant sa part d'humour, sa dimension de cabaret. Ce n'est pas une pièce sur la réalité du ghetto, mais sur un geste de révolte. C'est pourquoi, dans une grande proximité avec les spectateurs, nous imaginons un cabaret abstrait et grinçant avec deux clowns tragi-comiques – le jeune acteur Gerry Quévieux, qui sait chanter et danser, et le musicien Stefano Fogher – ainsi qu'une narratrice, que j'interprète, et qui manie les archives en révélant le parcours du poète. La musique composée par Stefano Fogher est traversée par des réminiscences du tango polonais d'avant-guerre, dont le poète était le parolier.

Quelles sont les archives et comment sont-elles parvenues jusqu'à nous ?

J.W. : Les poèmes font partie des documents collectés et enterrés dans différents lieux du ghetto par une organisation clandestine regroupée autour de l'historien Emmanuel Ringelblum, appelée Oyneg Shabbes (« La joie du Shabbat »). Convaincus que l'Histoire appartient aux vainqueurs, ses membres ont rassemblé toutes sortes de documents témoignant de leur vie en sursis et du processus de déportation dans le ghetto. Outre les écrits, photographies et récits, notre cabaret convoque aussi une voix d'aujourd'hui, celle de l'israélienne Halina Birenbaum, survivante du ghetto de Varsovie et du camp d'Auschwitz, qui pendant son enfance a appris les poèmes par cœur et les a transmis à ses enfants et petits-enfants. Ecrivain, elle a réalisé un travail de transmission admirable publié en hébreu, en polonais et en anglais. J'ai beaucoup échangé avec elle. Aujourd'hui, à l'âge de 88 ans, elle écrit chaque jour, avec au creux du cœur la petite fille qu'elle fut dans le ghetto : son geste fort de résistance perpétue celui du poète. C'est un théâtre du présent que nous souhaitons mettre en œuvre. Peut-être même qu'après le spectacle autour d'un verre de vodka les spectateurs pourraient à leur tour lire leurs poèmes de résistance...

Propos recueillis par Agnès Santi

La marche de l'histoire, émission de Jean Lebrun, France Inter

vendredi 12 janvier 2018

Le témoin du vendredi : Emanuel Ringelblum et les archives du ghetto de Varsovie

29 minutes

Au moment où, à l'automne 40, les portes du ghetto de Varsovie se refermaient sur quelque 400000 individus, Emanuel Ringelblum et une bande de camarades mettaient en place des organisations qui devaient prolonger, dans des circonstances inouïes, la vieille tradition de l'attention et de la compassion juives.

Qui écrira notre histoire ? L'histoire d'un peuple qui avait un rôle en Pologne et que les nazis vouaient à la disparition. L'histoire des personnes qui le composaient et qui méritaient, toutes, l'attention.

Au moment où, à l'automne 40, les portes du ghetto se refermaient sur quelque 400000 individus, Emanuel Ringelblum et une bande de camarades mettaient en place des organisations qui devaient prolonger, dans des circonstances inouïes, la vieille tradition de l'attention et de la compassion juives. Des soupes populaires. Des comités d'immeubles. Et Oneg Shabbat, Shabeys en yiddish : une société sacrée qui allait se charger de collecter, de documenter, d'archiver la vie du ghetto.

Ringelblum y lisait les récits par Maxence Van der Meersch de l'occupation allemande dans le Nord de la France après 14, observant qu'il s'était déjà livré là une guerre totale contre les civils mais que cette fois-ci, c'était bien pis. Il s'agissait maintenant d'écrire ce qui pourrait être lu demain. Le travail des juges en serait rendu possible et la mémoire des survivants en serait moins difficile.

Les archives d'Oneg Shabbat ne sont pas les seules constituées dans les ghettos. Mais elles sont exceptionnelles par leur caractère volontariste : Ringelblum ne se contentait pas d'enregistrer le quotidien, il produisait des études sur des thèmes précis, il lançait de vastes enquêtes sur la rue, la chanson populaire, les femmes du ghetto...Et, professeur d'histoire à l'origine, il plaçait au-dessus de tout l'exactitude. Par exemple, il ne fallait pas attendre de lui qu'il taise la corruption qui gagnait du terrain. Au contraire.

Les documents d'Oneg Shabbat ont été, pour une grande part d'entre eux, retrouvés en 1946 et en 1950. Ils étaient enfouis dans des caves, sous des étages de décombres. Leur publication a été essentielle. Leur traduction en français avance.

["Cabaret dans le Ghetto - D'après Ce que je lisais aux morts de Wladyslaw Szlengel"](#) au théâtre de l'Épée de bois à Vincennes jusqu'au 27 janvier 2018

Mémoires Vives

L'émission de radio de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah | Le dimanche à 13h sur RCJ (94.8 FM à Paris) par Rachel Rimmel et Juliette Scenik

Szlengel, poète du ghetto de Varsovie

Emission du 14 janvier 2018: nos invités sont **Justine Wojtiniak, metteuse en scène du spectacle *Cabaret dans le ghetto***, qu'on peut voir jusqu'au 27 janvier 2018 au théâtre de la Cartoucherie (Epée de Bois) et **Jean-Yves Potel, écrivain, historien, spécialiste de la Pologne**, qui a supervisé l'édition et la traduction en français des poèmes de Wladyslaw Szlengel dans *Ce que je lisais aux morts* paru en 2017 aux éditions Circé.

Cabaret dans le ghetto. Un spectacle intimiste parlé chanté dansé, qui cherche à saisir la petite flamme de vie ironique et grinçante en lutte contre l'horreur. Pas de lourdeur dans ce spectacle, mais du tango polonais, un jeune homme qui danse avec grâce, un musicien qui l'accompagne, des poèmes qui effleurent et égratignent le drame comme des plumes. Justine Wojtiniak signe ici un appel à la résistance: présente sur scène, narratrice et spectatrice, guide à travers tous les matériaux récoltés : le texte en prose de Szlengel, la manière dont il a été retrouvé dans une bouteille de lait avec les autres textes recueillis par l'organisation Oyneg Shabes dirigée par Emmanuel Ringelblum, , les photos sauvées de l'oubli, les paroles de tango qu'il a écrites et la voix d'Halina Birenbaum, encore vivante aujourd'hui, et qui avait appris dans le ghetto de Varsovie les poèmes de Wladyslaw Szlengel.

Entretien avec Justine Wojtyniak : Entre langue maternelle et langue d'adoption : l'appropriation de sa culture par le spectacle vivant !

[25 janvier 2018 Yael TamaA suivre, Quoi voir ? Quoi faire avec votre classe ?](#)

Site Qui veut le programme ?

<https://quiveutleprogramme.fr/index.php/2018/01/25/entretien-avec-justine-wojtyniak-entre-langue-maternelle-et-langue-dadoption-lappropriation-de-sa-culture-par-le-spectacle-vivant/>

La redécouverte au plateau de sa culture, de ses héritages polonais dans une langue autre, a donné naissance à cette rencontre, à la volonté de suivre ses créations, ses révélations.

Depuis 2002, Justine Wojtyniak, née en Pologne, crée en France, en langue française. Elle mène à la Sorbonne des recherches axées sur "la poétique du théâtre de l'errance intérieure".

Depuis 2006 elle dirige la compagnie *Le retour d'Ulysse*, travaillant notamment d'après le processus créatif de Tadeusz Kantor. Son parcours est soutenu par plusieurs institutions.

Cette saison, deux de ses créations, d'auteurs polonais, sont à l'affiche. Actuellement : *Cabaret dans le Ghetto*, qu'elle adapte de *Ce que je lisais aux morts* de Wladyslaw Szlengel. Puis, pour clôturer la saison, après un grand succès l'an passé, *Notre classe* de Tadeusz Slobodzianek, ce chœur de dix acteurs qui nous fait vivre la vie d'élèves d'une même classe, au tout au long du XXème siècle à la frontière russo-polonaise (joué en mai et juin au Théâtre de l'Épée de bois, Paris 12e).

Le portrait chinois (par Justine Wojtyniak)

Si c'était un plat cuisiné ?

Bigoss ! Du chou fermenté pendant tout l'hiver, on ajoute des champignons... On peut aussi ajouter de la viande si on veut que ce soit plus caustique ! C'est un plat mijoté, paysan qui peut être aussi très raffiné si on ajoute des artichauts, des pruneaux. En tout cas, c'est un plat qui mijote très très longtemps, qui se garde longtemps et qui a un goût inoubliable !

Si c'était un son ?

Le chant des sirènes. Parce-que la compagnie s'appelle le retour d'Ulysse, mais surtout la sirène un peu comme la sirène de Varsovie qui hurle sur ce qui se passe en ce moment en Pologne. Surtout je pense à la cause de ces femmes, qui sont traitées de manière barbare.

Si c'était un végétal ?

Le saule... pleureur.

Si c'était une couleur ?

Le rouge .

L'entretien (extraits)

Pourquoi en êtes-vous venue à monter des auteurs polonais en France ?

On n'en monte pas tant que ça ...

Pourquoi vous Polonais, travaillant en France, vous choisissez de monter des auteurs polonais ?

Il faut revenir à l'origine du projet *Blessures du silence**. Je me suis sentie blessée par la non mémoire polonaise, au sujet des Juifs et le fait que ce travail n'a pas été fait. Par exemple j'ai appris que j'ai passée toutes mes "écoles buissonnières" dans un cimetière juif ! J'étais extrêmement révoltée, depuis des années, ça me travaille, ça me taraude : comment je peux faire un travail, finalement très personnel, qui touche à mon identité "juive" polonaise ? C'est pour cette raison que j'ai commencée à creuser, et le texte de Tadeusz Slobodzianek (*Notre classe*), un texte coup de poing, m'est tombé dans les mains assez tardivement en 2013. Je me suis dit c'est dommage ce spectacle a été créé à Varsovie et tout le monde disait : "c'est super c'est pas nous, ce sont les pauvres paysans qui sont responsables de la Shoah". Et de nouveau j'ai dit mais non ! Il y a un tel fond antisémite, une telle haine bien cachée qu'il faut faire quelque chose contre ça. Et c'était vraiment un travail personnel au début.

Pourquoi le faire en France, en français ?

Je vis ici depuis seize ans et je n'ai pas envie de rentrer en Pologne, je ne m'y sens pas bien. Je ne serais pas une bonne citoyenne polonaise, je suis en complet désaccord avec ce qui se passe politiquement, avec ce qui se passe du point de vue du pouvoir de l'église, ce qui se passe dans la famille. C'est un pays qui est devenu invivable pour moi.

Est-ce que c'était un choix de femme et d'artiste de venir faire du théâtre en France il y a seize ans ?

Oui, j'ai compris sur le tard les raisons pour lesquelles je suis restée après mes diplômes de théâtre que j'ai eus à Cracovie... J'avais un chemin tout tracé... Je suis venu pour les vacances et je suis restée. Je me suis dit que j'allais prendre une année sabbatique, j'allais apprendre la langue française- je l'ai toujours voulu... En Pologne je savais à peu près ce qu'il m'attendait dans les prochaine années. Et il y a un déterminisme quelque part qui a opéré. Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris qu'en venant en France j'ai ressenti un soulagement, autant psychologique que physique. Très corporel, très inconscient. Un soulagement de pressions, de poids de la société, politique, antiféministe. Il y a des gens qui se construisent contre et des gens qui subissent les conséquences. Pour moi, c'était d'une violence inouïe. En France j'ai retrouvé mon souffle de vie, dans un pays réellement démocratique.

Quel est votre rapport au texte, à la langue ? En soulignant le fait que vous montez des textes de votre langue maternelle dans votre langue d'adoption ?

Dans *Notre classe*, le fait de mettre à distance la langue, permettait paradoxalement un vrai questionnement du problème. Par exemple, en polonais cette pièce est écrite dans une sorte de patois, ce qui n'est pas du tout rendu en français. C'est une langue très nette. Ce qui permet de diriger l'intention vers une responsabilité des gens, qui peuvent être, vous, moi, n'importe qui. Et de ne pas désigner un groupe d'individus qui vit à l'est de la Pologne, et parce qu'ils ne sont pas cultivés, ce serait "normal" qu'ils tuent les juifs. C'est ce déplacement-là qui m'a énormément intéressée. C'est là où je me suis dit qu'il pouvait y avoir un véritable travail sur ce texte, qu'il pouvait interroger la responsabilité polonaise en tant que nation toute entière.

Et est-ce cela qui a induit dans votre travail de mise en scène ces personnages presque comme des caractères types, ainsi que les costumes en suspension dans le vide ? Vous aviez la volonté de nous montrer cette mise à distance du texte, qu'on ne

connait pas sans connaître le texte polonais ? Et le rapport au corps, le travail des images formées par les corps, c'était également dans ce sens ?

Oui. Et depuis l'origine mon travail est toujours d'après le corps de l'acteur. Je travaille toujours à partir des prédispositions propres de l'acteur, de ce que son corps représente, de sa plasticité, de ses défauts, de ses mimiques. J'utilise l'acteur vraiment tel qu'il est. Je n'impose pas un rôle à un comédien. La rencontre se fait entre les deux : entre l'acteur qui a une certaine *physicalité*, une façon d'être, et le personnage. Cela crée une rencontre, qui permet à l'acteur de ne pas incarner quelqu'un qu'il n'est pas réellement mais juste de s'approprier le destin d'un personnage et de pouvoir le filtrer à travers ce qu'il est.

C'est vraiment très important pour nous, dans le travail de préparation qu'on mène : le travail sur l'inconscient. Nous avons fait beaucoup de travail les yeux fermés, sur l'habillage-déshabillage, la forme remplie des vêtements. Par exemple nous faisons des "Aïku" ce sont des habillages-déshabillages en cinq minutes d'une personne par neuf personnes, puis on l'a lancé dans des improvisations musicales, afin d'expérimenter ce que ce costume, ce nouveau corps provoque. Ma volonté était que le spectacle n'agisse pas seulement à l'extérieur mais aussi à l'intérieur, qu'il nous change, que nous puissions le faire évoluer, l'interroger de l'intérieur, qu'il nous échappe.

Dans le " Cabaret dans le ghetto", la nouvelle création, pourquoi être en scène vous-même ? Quelle est la nécessité qui vous y a menée ?

Je voulais absolument qu'il y ait une narratrice, qui soit ma porte-parole, m'étant rendu compte que ces poèmes (*Ce que je lisais aux morts*), donnés tels quel, mettaient assez mal à l'aise, parce qu'ils sont assez provocateurs, écrits d'une manière tranchante, grinçante et beaucoup de gens déplacent le sens pensant que nous nous moquons de la Shoah et non du poète. C'est pourquoi, il était évidemment pour moi, qu'il fallait inventer un lien qui pouvait nous restituer dans un autre temps.

C'est très intéressant, et peut-être très triste, de se dire, que nous sommes obligés d'expliquer, presque de s'excuser, alors que les textes parlent d'eux-même, le cabaret également ... l'humour noir, la vérité, la dureté y sont comme une défense pour la survie ?

On a pris une certaine habitude de traitement des sujets de la Shoah, c'est-à-dire que rire de la Shoah est interdit, même si c'est un poète du ghetto qui en rit.

C'est redevenu interdit.

Oui. Et c'est très dur à contourner... Du coup le rôle de la narratrice était absolument nécessaire. Et je me suis posée la question de comment je re-contextualise ce geste du poète dans notre aujourd'hui.

Les questions qu'on se posait avec les acteurs quotidiennement : comment, nous, restituons le geste de résistance du poète, au théâtre ? Pas dans ce qu'on attend de nous dans l'interprétation, mais en bousculant un peu les codes. Et deuxièmement, comment ce geste de résistance, d'irrévérence du poète peut nous inspirer nous, dans nos actes. Donc c'était assez évident qu'il fallait le relier au réel, notamment à la montée du fascisme aujourd'hui qui est très réelle, qui n'est pas seulement en Pologne mais qui traverse l'Autriche, la Hongrie, la Tchéquie. Cela devient très violent dans ces pays et je trouve qu'on en parle pas assez. Peut-être parce que ça se passe à mille kilomètres d'ici, alors ça va... mais pas du tout !

Comment être à la hauteur de cette poésie ? Comment la rejouer dans un contexte, aujourd'hui ? C'est aussi pour cela que j'ai changé le titre.

Quel nouveau rapport avez-vous avec la culture polonaise, maintenant que vous montez des auteurs polonais en langue française ?

Très critique d'un point de vue politique, mais pas du point de vue culturel. Aujourd'hui il y a plein de gens qui se battent, une opposition, de superbes dramaturges. Et je m'interroge : est-ce que je vais m'emparer de certains de ces textes pour les faire jouer en France, parce que ça peut éclairer peut-être quelque chose qui se passe dans ce pays-là, mais qui peut arriver aux portes ici ?

Est-ce une responsabilité, que vous ressentez ?

Oui. sûrement.

Propos recueillis par Yaël Tama



“Notre classe”

L'œil pédagogique : bien entendu, étant donné le sujet traité, l'histoire et le français sont concernés. L'éducation musicale pourrait être également intéressée vu le nombre important d'instruments sur scène. A découvrir à partir de la troisième, avec possibilité d'intervention de la compagnie en classe. Dossier pédagogique de la Cie à disposition.

Reprise au Théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie, Paris 12e.

Du 24 mai au 6 juin 2018 à 20h30.

Les scolaires les jeudis le 24 et 31 mai à 14h30.

Réservations

Fanny Chatron-Colliet

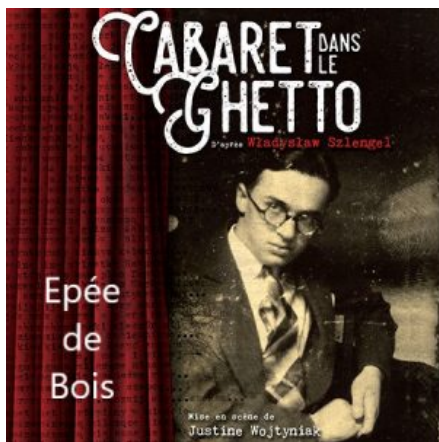
billetterie@epeedebois.com

tél : 01 48 08 39 74

Cabaret dans le Ghetto à l'Épée de bois jusqu'au 27 janvier

By Jeunes DJL_15.1.2018 Paroles d'élèves

Pour suivre toute l'actualité théâtrale DJL : <http://jeunes-lettres.org/blog/>



Vu par Ninon S. Alia Y.S. et Maya R. (Tremplin 2)

Texte inspiré des poèmes de Wladyslaw Szlengel regroupé dans un recueil intitulé *Ce que je lisais aux mort*

Mes Justine Wojtyniak

Une pièce d'une admirable sensibilité poétique.

Cabaret dans le ghetto reprend des poèmes qui ont été rédigés entre 1942 et 1943 dans le ghetto de Varsovie. Le poète les écrivait pour des personnes qui "croyaient encore à leur survie", selon les mots du poète, mais dont la mort était prévue par les nazis. Les poèmes n'étaient donc plus lus à des vivants mais à des morts, d'où le titre du recueil. Szlengel a lui aussi été victime du génocide, il meurt en 1943 dans le ghetto.

Pour mettre en scène ces poèmes, Justine Wojtyniak décide de raconter les faits via une journaliste polonaise qu'elle incarne elle-même. Parallèlement, un brillant jeune homme, Gerry Quévieux, joue le poète. Il est accompagné d'un musicien qui joue admirablement du piano et de la contrebasse. La pièce ne suit pas de logique précise mais cela lui confère un caractère poétique. La danse, le chant et la musique sont mêlés et transmettent l'atmosphère du ghetto, la contrebasse ne joue pas du jazz mais des sirènes qui préviennent des attaques aériennes. La danse illustre très justement les paroles des poèmes : Quévieux mime la locomotive expliquée par une mère à son fils quand celui-ci la questionne sur les bruits au loin.

Cabaret dans le ghetto repose sur le jeu du corps mais aussi sur la force des paroles et sur la manière dont elles sont mises en avant. Lorsque le Poète parle de l'interdiction de regarder par les fenêtres, il fait danser ses mains. Il compense un sens par un autre, la vue par le toucher. D'autres moyens sont intelligemment utilisés pour faire comprendre les poèmes au

public comme des enregistrements, des photos, du maquillage ou de la terre (les œuvres ont été retrouvées enterrées dans des pots de lait sous le ghetto).

Le but de la pièce est de sensibiliser le public à la montée du fascisme hier comme aujourd'hui : un enregistrement d'une manifestation de Polonais qui crient "non au fascisme" suite à la montée au pouvoir de l'extrême droite à Varsovie en 2017 est diffusé.

A voir absolument ! De plus, pour les gourmands, une discussion avec les acteurs est organisée autour d'une galette des rois à la fin de la pièce.

Ninon S.

La pièce débute par un moment de flottement : alors que les spectateurs sont en train de s'installer, les trois comédiens, un homme âgé, barbu, un homme plus jeune et une jeune femme sont déjà sur scène et vaquent à leurs différentes occupations. La scène, justement est assez petite. Le décor est composé d'une contrebasse, d'un piano en bois clair, un tabouret devant celui-ci, un plateau à apéritif posé dessus, une coiffeuse dans le fond de la scène, deux chaises en bois, un tas de terre, un petit tableau d'affichage près d'un petit bureau sur lequel sont posés des tas de feuilles et une machine à écrire.

La pièce débute avec une narration faite par la comédienne, en polonais.

Celle-ci nous explique de quoi il est question. Elle fera plusieurs apparitions tout au long de la pièce pour narrer les différents moments. Les deux autres comédiens représentent les porteurs de voix des différents textes recueillis et utilisés pour réaliser cette œuvre. L'un grâce à la musique (d'où son piano et la contrebasse) l'autre, le plus jeune, représente le poète. Ces trois comédiens nous montrent un aspect de la vie dans le ghetto de Varsovie.

J'ai bien aimé cette œuvre. Celle-ci, en plus d'être une pièce de théâtre traduite pour la première fois du polonais au français, sert pour nous faire passer un message: faire attention avec le fascisme car il n'a pas disparu et est susceptible de revenir « au pouvoir ». Cette question a d'ailleurs été discutée avec un des comédiens après la représentation, au cours d'un échange avec ceux-ci.

C'est un bon moyen de transmettre différents messages et le fait de venir à la rencontre du spectateur renforce le but premier de cette pièce. C'est ce que l'on pourrait considérer comme un vestige du passé. Je conseille vivement à différents proches d'aller la voir.

Alia Y.S.

Le dimanche 14 janvier, grâce à l'association Des Jeunes et Des Lettres, deux autres élèves et moi avons eu la chance d'assister à la pièce *Cabaret dans le ghetto* d'après *Ce que je lisais aux morts* de Wladyslaw Szlengel.

Il s'agit d'une pièce engagée, qui nous montre à travers 3 personnages le totalitarisme et le fascisme dans les Ghettos de Pologne. Avec une seule arme pour défier ce qui les entourent : la poésie.

3 personnages, le poète représenté par Gerry Quévieux (comédien qui s'avère être une personne ravisante, positive et engagée), mais aussi le musicien joué par Stephano Fogher et

la narratrice qui est aussi la metteuse en scène. Trois acteurs polyvalents avec qui nous avons eu l'opportunité de discuter en fin de pièce (surtout avec le « poète »), en effet comme les acteurs américains, ils mettent la barre très haut en sachant tous chanter, danser en plus de leurs performances de comédiens requise au théâtre. Le musicien joue du piano et de la contrebasse mais comme les autres peut aussi chanter et a plusieurs chorégraphies en duo avec le jeune Gerry Quévieux qui lui nous a même offert un spectacle de clown.

La salle est typique de l'Epée de bois : petite, chaleureuse et en bois. Sur scène il y a le bureau de la narratrice avec plusieurs photos pour illustrer l'œuvre, une machine à écrire et tout nous rappelle un lieu chaleureux créé avec ce que les gens avaient dans le ghetto. Ils ont mis un tas de terre derrière, rappelant celui où les gens cachaient leurs plus grands secrets dans des briques de lait qu'ils y enterraient (grâce auxquelles les historiens ont pu retracer l'histoire). Il y a aussi les deux instruments du musicien, des verres de vin, et un miroir. Les lumières souvent chaudes mais douces sont apaisantes, et parfois l'éclairage tire vers le bleu pour avancer vers un milieu plus tragique, et important. Tout cela couronne un humour presque sadique contre le fascisme.

Grâce aux discussions que nous avons eu avec les acteurs à la fin, accompagné d'un petit goûter, nous avons été très éclairés sur le thème de la pièce et les expiations derrière la pièce et nous avons même pu en débattre avec les autres spectateurs.

Je vous invite à leur parler comme nous avons pu le faire, car ils sont très ouverts aux questions ou informations que vous pourrez leur offrir et en seront ravis.

Maya R.

JUSTINE WOJTYNIAK PARLE DES « BLESSURES DU SILENCE » DANS LA POLOGNE D'AUJOURD'HUI

Justine Wojtyniak, jeune artiste, se penche sur les non-dits de la mémoire juive polonaise. Actrice, metteur en scène, née à Zwolen en Pologne en 1978, elle a fait ses études en Pologne populaire, connu ensuite la restauration du capitalisme puis actuellement, le gouvernement d'extrême droite. Ses deux spectacles, *Notre classe* [1] de Tadeusz Słobodzianek et *Cabaret dans le ghetto* [2] d'après Władysław Szlengel, sont les fruits d'une recherche autour des souvenirs, de la mémoire juive, car sans eux, dit-elle, l'actuel reste sans issue et ne peut trouver de résolution. Nous nous sommes entretenus avec elle.

PNM *Vous avez vécu longtemps en Pologne, vous y avez encore des attaches, pouvez-vous nous parler de la Pologne d'aujourd'hui ?*

Justine Wojtyniak En Pologne aujourd'hui il y a un nationalisme exacerbé, une haine de l'autre, c'est une nation qui peut en piétiner d'autres. Le mouvement néonazi est très fort. Je trouve qu'on n'a pas fait le devoir de mémoire chez nous. C'est comme une bête noire qui se réveille, c'est là de nouveau. Durant mes années lycée, je passais du temps dans un parc édifié sur un cimetière juif. Dans les années soixante, la ville participait au concours des plus belles villes de la région. Et ils ont trouvé bon de transformer le plus ancien des cimetières juifs en parc municipal. On allait à *Kirkut* sans savoir que *Kirkut* [3] c'était l'ancien cimetière juif. Et il est resté dans cet état jusqu'à maintenant. Rien n'a été fait pour sanctifier ce lieu, le signifier. Il n'y a aucune plaque, rien. Donc d'autres lycéens vont là-bas boire et fumer des cigarettes.

PNM *Dans les années 2000, un travail a-t-il été fait sur une co-responsabilité polonaise dans la Shoah ?*

J. W. Oui, notamment par Anna Bicante et Jan Tomasz Gross qui a publié le livre sur la spoliation ainsi que *Les voisins* dont parle mon spectacle *Notre classe* : les pogroms à Jedwabne où mille six cents personnes sont brûlées vives dans une grange. Il y a eu beaucoup de pogroms comme celui-là en 1941, moment où les Russes se sont retirés et les Allemands ont pris position. Ce sont les Polonais qui ont fait cela aux Juifs et se sont accaparés leurs biens sous prétexte qu'un certain nombre de Juifs appartenaient au parti communiste et donc devaient collaborer avec les Russes. Beaucoup de gens de ma génération se sont questionnés et ont mené une initiative dans les écoles, les théâtres, dans toutes les villes, intitulée « *Juif tu me manques* » pour rassembler tout ce qui est resté de l'identité et de la présence juive chez nous et parler aux nouvelles générations. Aujourd'hui l'éducation a changé : il s'agit d'élever un bon patriote polonais. Aujourd'hui, des groupuscules militants qui ont combattu le nazisme mais très violents contre les juifs, qui ont commis des meurtres, faits des pogroms pendant la Seconde Guerre mondiale, sont sanctifiés lors de fêtes nationales. Je parle dans ma pièce *Cabaret dans le ghetto* d'une manifestation du 11 novembre dont la contre-manifestation antifasciste a été démantelée par la police et les personnes emmenées au poste de police. Le pouvoir change les tribunaux afin qu'ils soient dépendants de l'État, un peu comme en Turquie. N'importe quel opposant peut-être condamné. Il y a beaucoup d'opposition, de résistance en Pologne, des gens qui s'organisent, des comités de défense de la démocratie, mais ils sont tout le temps discrédités et l'opposition n'est ni organisée, ni unie.

PNM *Vous avez travaillé le théâtre avec l'assistant de Tadeusz Kantor. Cela a-t-il influencé vos spectacles et de quelle manière ?*

J. W. J'ai été l'assistante de Bogdan Renczynski, qui a été engagé en 1980 dans la troupe du théâtre *Cricot 2** fondé par Kantor. Il l'a accompagné pendant 15 ans, joué dans ses spectacles et ensuite, il est resté le gardien de ses archives vivantes à Cracovie où il demeure toujours. Pendant sept ans, je me suis moins intéressée à



Justine Wojtyniak

l'univers esthétique de Kantor qu'au processus de création, à sa manière de répéter. Ce qui reste fondamental pour moi c'est de mettre en valeur les prédispositions propres des acteurs, une méthode de révélation du personnage à partir de ce que l'on est, d'improvisations, du corps de l'acteur. L'acteur compose son personnage avec ses défauts, ses tics...

PNM *Vous parlez de travail sur la poésie dans vos spectacles*

J. W. Je travaille sur une poésie des signes qui met au même niveau la figure de l'acteur, la musique, la danse, l'image. Une espèce de réalité propre que j'essaie de projeter.

PNM *Pourquoi avoir monté « Notre classe » et « Cabaret dans le ghetto » et quels sont leurs contenus ?*

J. W. J'ai appelé ce cycle « *Blessure de silence* ». Il était très important pour moi de convoquer les gens, de leur dire : cette part manquante dans notre identité, comment fait-on pour la restituer ? Avec quoi ? Et si l'on fait acte d'anamnèse, qu'est-ce que cela nous apporte ? Comment nous, spectateurs, cela nous change-t-il ?

« *Notre classe* », paru en 2010, est un livre très connu qui a reçu le prix littéraire le plus prestigieux en Pologne, le prix Nike. Il a été écrit à partir d'investigations de journalistes qui sont allés à Jedwabne pour interroger les

témoins des crimes et savoir comment cela s'était réellement passé. Dix ans passés pour pouvoir libérer la parole ! Le livre de Jan Gross est écrit à partir des témoignages d'un rescapé du pogrom, Smul Wasserstein. Puis Słobodzianek en a fait une matière dramatique. Aucune parole de ce texte n'est une parole de fiction. Tout est vrai. Sur le monument aux morts est inscrit que ce sont les nazis qui ont perpétré ce crime. Secret de polichinelle, tout le monde sait que ce sont les Polonais, tout le village, les voisins, les camarades de classe qui ont fait cela. Repris d'une photo de classe, dix élèves rentrent dans la vie, ensemble, connaissent leurs premières amours, leurs premières orientations politiques. Avec les idéologies qui montent, les chemins se séparent. L'histoire devient tragique parce que des gens qui se connaissent parfaitement bien, qui sont parfois amoureux, finissent par s'entretuer. Et cela s'est passé dans trente-huit villages en Pologne.

« *Cabaret dans le ghetto* », c'est la restitution et la transmission de la mémoire avec les poèmes retrouvés d'Emmanuel Ringelblum qui dit dans la postface : « *Peut-être un jour les poèmes, le recueil de poèmes que je lisais aux morts, sera-t-il lu par un Polonais démocrate qui ne sera pas indifférent aux surprises de la nation avec laquelle il a partagé les bons et les mauvais moments* ». ■ *Propos recueillis le 24/01/2018*

par SIMONE ENDEWELT

[1] *Notre classe*, Théâtre de l'Épée de bois (Cartoucherie), 24/05 au 3/06. Résa. 01 48 08 39 74

[2] *Cabaret dans le ghetto*, 16-17/03 Théâtre en pièces à Chartres, 10/04 à Adath Shalom, Paris

[3] *Kirkut* : expression polonaise désignant un cimetière juif. NDLR

IL Y A 75 ANS, LES ALLEMANDS CAPITULAIENT À STALINGRAD

Le 2 février 1943, il y a 75 ans, prenait fin la bataille de Stalingrad, l'une des plus sanglantes de l'histoire, mais qui grâce au sacrifice de près d'un million de Russes et d'autres peuples de l'URSS, a renversé le cours de la Seconde Guerre mondiale et redonné espoir à tous ceux qui résistaient au nazisme dans l'Europe occupée. La bataille a duré plus de six mois, 200 jours, du 17 juillet 1942 au 2 février 1943 et détruit totalement l'une des grandes villes historiques de Russie. C'est à Stalingrad que prend définitivement fin le *Blitzkrieg* des nazis.

Le prix payé par les fascistes est lourd. Parmi les 90 000 prisonniers de guerre, il y a 24 généraux. Bilan des pertes : quelque 140 000 hommes encerclés, 60 000 véhicules légers, 1 500 chars, 6 000 canons et 7 000 motos. Dans toutes les opérations qui ont eu lieu à Stalingrad ou autour, les Allemands ont laissé 850 000 hommes, tués, blessés ou portés manquants. Du 31 janvier au 2 février, malgré l'interdiction d'Hitler, la VI^e armée allemande capitule après deux mois et demi d'encerclement, isolée malgré les raids de la Luftwaffe, pilonnée nuit et jour, épuisée par la faim, le froid, la neige. Des 330 000 encerclés ne survivent que 120 000 prisonniers. Les forces de l'Axe ont perdu au total 800 000 hommes à Stalingrad, le quart des forces du front oriental. Le mythe de l'invincibilité allemande est détruit.



Le général Von Paulus vient au QG soviétique signer l'acte de capitulation

La *Naïe Presse* clandestine salua avec vigueur et espoir un évènement qui renforça en France et partout en Europe la Résistance aux nazis. ■